

Une histoire dans l'histoire...

18 mois dans la vie d'un résistant, prisonnier politique et déporté...

1943. Hubert Bechet fait partie d'un réseau de résistance dans le Condroz liégeois. Il a déjà hébergé des parachutistes anglais, il réalise des fausses cartes d'identité pour des personnes juives, recherchées activement par les Allemands, il s'occupe aussi du renseignement et transmet des informations confidentielles et secrètes...



Jeanine, 2 ans, fille d'Hubert, au Verso, Jeanine à deux ans, Mon Hubert chéri, crois-bien que nous pensons surtout à toi, sois courageux, n sone souvent à notre grand amour

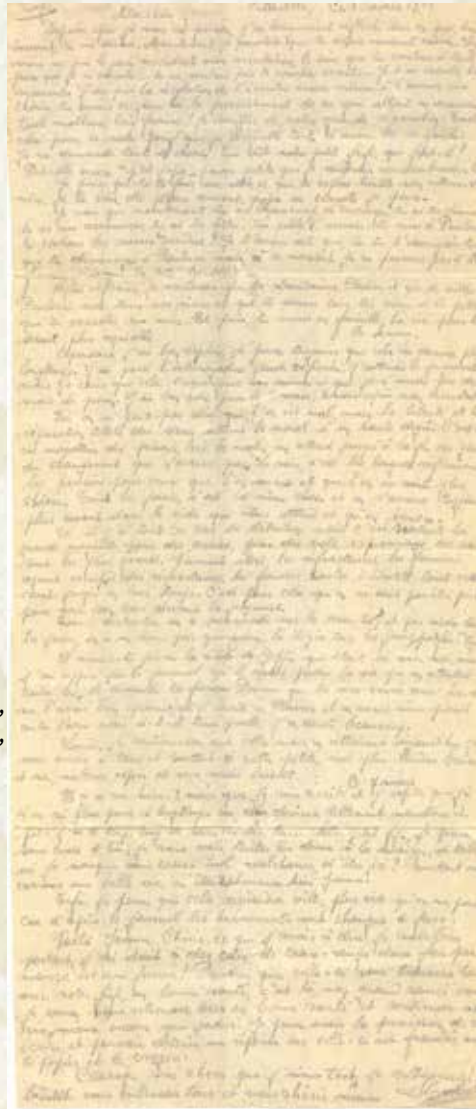
8 janvier 1944. La gestapo est à la porte de la maison familiale de Clavier. C'est une sombre soirée d'hiver. Hubert a été dénoncé et les SS lui donnent quelques minutes à peine pour emporter quelques effets personnels

et embrasser son épouse Jeanne, infirmière-accoucheuse, et sa petite Jeanine qui n'a pas encore deux ans. C'est le début d'un très long calvaire qui va durer plus de dix-huit mois...

9 janvier 1944. Il est au cachot dans une sinistre cellule de la Citadelle de Huy. Il est interrogé, torturé, battu, humilié mais ne dit rien. Il ne dira jamais rien...

1-7 mars 1944. Cela fait près de deux mois déjà qu'il est emprisonné et il a enfin l'occasion d'écrire des lettres clandestines à son épouse, sur un bout de papier avec un crayon noir, et quelques mots griffonnés sur des morceaux de pages du journal nazi *Signal*. Grâce au réseau de résistance qui s'est organisé, le message arrive à destination...

Son texte est émouvant, découvrons-le.



Ma chère Jeanne

Depuis que je suis en prison, j'ai longuement réfléchi sur ce que, bien souvent, tu me disais. Maintenant, je constate que tu avais souvent raison. Voyons encore un peu le jour précédent mon arrestation, le soir que tu voulais à tout prix que je m'exécute... tu ne voulais pas te coucher avant... Je t'ai écoutée, heureusement. J'ai pris la résolution de t'écouter encore mieux à l'avenir, ma chérie, tu avais ce jour-là le pressentiment de ce qui allait

m'arriver. Quel malheur, hein Jeanne ! Je souffre de notre grande séparation. Je me demande tant de choses. Que dit notre petite fifi, que fait-il ? Dit-elle encore « p'tit papa », pauvre petite que je voudrais vous embrasser tous.

Je pense que tu te fais une idée et que tu espères bientôt mon retour. Ma mère, je la vois, elle pleure souvent, papa se console je pense.

Je sais que maintenant tu as beaucoup d'ouvrage, tu as tes femmes, tu as mes assurances, tu as les bêtes. La petite l'aurais-tu mise à Poulseur, les cochons les aurais-tu vendus ? Je t'avais dit que, si tu t'ennuyais trop, que tu déménages à Poulseur mais, à ce moment je ne pensais pas à tes femmes, j'avais la tête troublée.

Après réflexion, je voudrais que tu abandonnes Clavier et que tu ailles à Poulseur avec toutes nos vivres et que tu donnes tous tes soins à la petite, que tu consoles ma mère. Et puis, tu serais en famille, la vie pour toi serait plus agréable.

Ce 4 mars,

Cependant, j'ai bon espoir, je pense toujours que cela ne durera plus longtemps. J'ai passé l'interrogatoire jeudi 24 février, j'attends le jugement mais je crois que cela s'arrangera au mieux et que je n'aurais pas des mois de prison. J'ai bonne idée pour le 6 mars, 2 mois après mon arrestation.

Ici, on ne peut pas dire que l'on est mal, mais la liberté et la séparation totale des siens atteint le moral à un haut degré. C'est la vie monotone des prisons, levé le matin, on attend jusqu'à la fin du jour du changement qui

1944-1945 Vivre la guerre

n'arrive pas. Le soir, ce sont les longues réflexions, les pensées pour ceux que l'on aime et que l'on ne sait plus chérir. Tous les jours, c'est la même chose et on s'avance toujours plus avant dans le vide qui nous attend et qu'on ignore.

Ici, il y a tous les cas de détention, mais c'est surtout la grande majorité pour des armes, pour des vols, espionnage, ces cas sont les plus graves. Viennent alors les réfractaires, les fermiers ayant occupé des réfractaires, les fausses cartes d'identité, tous ces cas sont jugés en leur temps. C'est pour cela qu'on ne doit pas être pressé pour voir son cas devant le jugement.

Comme distraction, on a promenade sur la cour et pas encore tous les jours, on a un livre par quinzaine, la Légia tous les jours, parfois Signal.

N'aurais-tu pas eu la visite de Goffin qui était ici avec moi, mais j'ai appris par le journal qu'il avait perdu la vie par un attentat contre lui, le dimanche 20 février. Pourvu que tu aies causé avec lui, il me l'avait bien promis, qu'il irait à Clavier, il m'avait même promis autre chose, mais a-t-il tenu parole, j'en doute beaucoup.

Lundi, je continuerai ma lettre mais en attendant, aujourd'hui, je vous envoie à tous et surtout à notre petite fille, mes plus tendres baisers et mon meilleur espoir de vous revoir bientôt.

Ce 7 mars

Il y a eu hier 2 mois que je suis arrêté et j'espère que je n'en ai plus pour si longtemps car cela devient tellement monotone et puis j'ai le temps long de vous voir tous. Notre petit fifi, je pense sans cesse à lui ; je vous voit toutes les deux à la maison, à table où je manque sans cesse. Quelle malchance d'être ici ! Pourtant nous vivions une belle vie, on était

heureux, hein Jeanne !

Enfin, je pense que cela reviendra vite, plus vite qu'on ne pense, car d'après le journal les événements vont changer de face.

Voilà Jeanne Chérie, ce que j'avais à dire, je suis bien portant, j'ai droit à des colis de Croix-Rouge deux fois par mois ; c'est une faveur ! Pourvu que celle-ci vous trouvera tous avec notre fifi, en bonne santé, c'est là mon grand souci car je veux vous retrouver tous en bonne santé et continuer notre vie, mieux encore que jadis. Je pense avoir la permission de vous écrire et pouvoir obtenir une réponse car celle-ci est fraudée avec le papier et le crayon.

Courage, mes chers que j'aime tant, je retournerai bientôt vous embrasser tous et vous chérir mieux.

Hubert.

23 mai 1944. Alors que depuis plus de deux mois, il espère retrouver enfin les siens, Hubert apprend qu'il est inscrit sur la liste des déportés pour Buchenwald... la route de l'enfer continue, et ne fait même que commencer... Il fait partie du deuxième des quatre grands convois, après celui du 8 mai, et avant ceux du 19 juin et du 10 août 1944.

Pour chacun de ces convois, on peut dire qu'il s'est agi d'un véritable ramassage d'opposants au Reich déjà concentrés dans les différentes prisons du pays, Bredonck, Saint-Gilles, Citadelle de Huy, ...

Dans Dora, 1943-1945, Brigitte d'Hainaut et Christine Somerhausen décrivent avec l'aide de témoignages émouvants, l'enfer de Buchenwald et de Dora-Mittelbau, annexe du camp de concentration et usine souterraine de la mort.

Avec cette publication, il s'agit de donner une nouvelle actualité aux vécus de ces hommes, faire en sorte que le sacrifice de ceux qui sont restés là-bas ne soit jamais vain, maintenir vivace le souvenir de ceux qui y sont morts pour leurs idéaux, faire ressortir les souffrances qu'ont endurées tous ceux qui ont combattu les armes à la main

dans des réseaux de renseignements alliés ou dans les organisations clandestines d'évasion, de presse ou d'entraide. C'est à cette attitude qu'ils doivent le titre honorifique de Prisonnier politique qu'ils portent avec fierté.

Il était urgent de recueillir tous ces témoignages car beaucoup de ceux qui ont vécu cette dramatique expérience ont malheureusement disparu aux cours des dernières années. Or, rien ne peut remplacer la valeur dissuasive de leurs récits empreints tout à la fois de retenue, de violence et de douleur. Il fallait empêcher la perte de mémoire et arracher à l'oubli ou à la méconnaissance de la jeune génération le récit de ces expériences, pour clamer encore et toujours Plus jamais ça !.

Hubert Bechet fait partie de ces témoins. Il s'est éteint le 21 septembre 1998 à près de 87 ans. Les documents et traces retrouvés permettent de reconstituer une sorte de puzzle, plus ou moins identiques de ses centaines de « compagnons » de l'enfer concentrationnaire.

On a pu estimer à 60 000 environ le nombre total de détenus passés par le camp de concentration de Dora-Mittelbau, annexe de Buchenwald. Parmi eux se trouvèrent 2 184 belges, dont Hubert.



C'est en 1944 que les belges affluèrent ; quatre groupes s'y virent expédiés après quelques semaines de détention à Buchenwald. Il s'agissait d'une partie des quatre convois déjà évoqués. Dès leur arrivée, un numéro matricule, qui tenait lieu d'identité, fut attribué à chaque prisonnier. En général, les déportés d'un même convoi étaient immatriculés dans la même série de numéros. Ainsi les convois cités plus haut furent immatriculés respectivement dans les séries 48 000 et 49 000, 54 000, 60 000, 75 000 et 76 000. Hubert portait le numéro 54 657 (sur les 688 déportés du convoi du 23 mai).

En général, les Belges détenus à Dora-Mittelbau étaient généralement des hommes jeunes, qui avaient entre 20 et 40 ans. L'âge fut certainement un critère de sélection car dont les besoins en main d'œuvre étaient énormes.

Un grand nombre des détenus se trouvaient en camp de concentration parce qu'ils avaient été arrêtés pour des actes de résistance, mais il y avait aussi des détenus de droit commun, des juifs et des Tziganes, quelques personnes considérées comme communistes, d'autres encore arrêtées pour des motifs divers.

En raison de ses terribles conditions de vie, le camp de Dora avait, à Buchenwald, une sinistre réputation d'enfer, que confirme, hélas, les statistiques de mortalité. On estime à 20 000, sur une population totale de 60 000 détenus, le nombre de ceux qui moururent sur place ou à la suite de l'évacuation du camp. Pour les Belges, le taux de mortalité est plus élevé que la moyenne (55 %).

Tous les déportés à Dora vécurent les affres d'une plongée soudaine dans un univers de cauchemar. Leur découverte du camp fut cependant fort différente selon l'époque à laquelle ils arrivèrent.

Revenons sur l'arrivée des convois au camp de concentration. Dans *Vingtième siècle*, revue d'histoire, en avril-juin 1997, sous le titre *Commémoration. Témoignage d'un déporté*, le témoignage de Georges Petit est particulièrement émouvant et éclairant. *Mon premier souvenir, et le plus marquant par la rupture qu'il s'établissait avec ma vie d'homme civilisé, est celui de mon arrivée à Buchenwald le 22 janvier 1944. Après cinq jours passés dans un wagon où certains*

devenaient fous, où d'autres mouraient, les portes brusquement ouvertes, saoulés de coups et de cris par les SS, sans rien à quoi nous raccrocher, nous avons été précipités du wagon sur le ballast dans un état de dénue-ment radical. Puis notre troupe, toujours sous le hurlement des SS, a pris le chemin du camp. La peur me tenaillait, mais d'une manière très différente de celle que j'avais connue lorsque j'étais aux mains de la Gestapo. Cet horrible sentiment s'attachait alors à ce qu'il faut bien appeler une relation entre personnes, une relation dans laquelle je pouvais encore mentir, calculer dans une certaine mesure la portée de mes paroles, dans lesquelles je pouvais deviner les ignorances de mon tortionnaire et en tirer parti tandis qu'ici, perdu dans la troupe hébétée de centaines de compagnons, je sentais la terreur s'abattre aveugle, sourde et sans question. Aucune information n'était attendue en échange des coups reçus. Cherchant à lire la haine dans le regard des SS, j'y trouvais le vide et l'indifférence propres aux travailleurs disciplinés. Pourquoi ces hommes criaient-ils et frappaient-ils ? Sans réponse à cette question, ma peur devenait incroyabilité. Tant de folie n'était pas pensable. Je n'ai trouvé de mots pour décrire l'absurde de la situation que deux ou trois ans plus tard à une représentation d'Ubu Roi. Jarry n'avait jamais eu de spectateur plus compréhensif ! Mais ce 22 janvier, je n'étais pas au théâtre, j'étais une victime bien réelle et cependant tout aussi réellement un spectateur, un spectateur ahuri par l'enchantement du grotesque au terrifiant.

De la gare à la porte du camp, la route était agrémentée de pancartes édifiantes en bois sculpté et peint que l'on aurait cru achetées par quelque SS bien-pensant dans une boutique pour touristes. Arrivés au camp, nous avons été tondu, lavés et désinfectés avant de subir le discours d'un kapo, apparemment très soucieux de notre santé, qui nous exhorta, sous la menace de sa matraque, à respecter une hygiène rigoureuse et en particulier à ne pas troller sur nous la moindre vermine. Nous avons alors été conduits à la porte d'un block où nous avons été attendu deux heures dans une boue glaciale. Quand nous avons finalement pu entrer, des myriades de puces nous ont assaillis et

nous ont dévorés le restant de la nuit. Notre vie de concentrationnaire commençait ainsi sous le signe du non-sens et d'une manie organisationnelle ridicule contre laquelle on ne pouvait se défendre qu'en considérant son irrémédiable stupidité. A Buchenwald, je n'ai pas eu l'occasion de manifester d'autre acte de résistance que ce patient combat contre les puces, puis, à la fin, contre les poux. Je n'ai pas participé à la libération du camp, j'ai simplement défendu ma peau au jour le jour, avec égoïsme parfois mais sans jamais oublier les limites que m'imposait la conviction intime d'être du côté de la justice et du bon sens, du côté des hommes.

Quant aux déportés de l'été 44, comme Hubert, ceux des grands convois, ressentirent différemment leur arrivée. Ils débarquaient au camp épuisés au terme d'un voyage de plusieurs jours pendant lequel ils étaient restés entassés parfois à plus de cent dans des wagons à bestiaux.

Nous étions à tel point comprimés qu'il n'y avait pas moyen de s'asseoir tous à la fois. Quand on parvenait à s'accroupir, on sentait tomber goutte à goutte la sueur chaude de celui qui restait debout, derrière nous.

L'air vint rapidement à manquer. Des hommes s'effondrèrent. Tout le monde criait. On essaya de s'organiser pour que chacun puisse, à son tour, près des parois, appuyer un peu ses lèvres aux ferrures rafraîchissantes des cloisons et respirer l'air qui filait entre les fentes de celle-ci.

La dysenterie régnait, l'unique tinette déborda vite, éclaboussant ceux qui se trouvaient à proximité.

La chaleur et la soif nous torturaient ; la sueur avait mouillé la paille jetée sur le sol des wagons, la transformant en fumier qui sentait l'urine et l'excrément.

Ce fut un voyage lugubre, mais banal en somme puisque son histoire fut celle des autres convois partis vers les mêmes destinations.

L'angoisse était telle qu'un rescapé affirme, par exemple : le transport en partance, le 23 mai 1944 (celui de Hubert) s'appelait Transportbereitschaft C (transport préparé...) pour ne pas donner le nom du camp où on les envoyait...

Wagon de déportation



Vivre la guerre 1944-1945

16 juillet 1944.

Cela fait deux mois déjà que Hubert est prisonnier à Buchenwald. Il a été transféré à Dora. En date du 16 juillet, il a l'autorisation d'écrire à son épouse, pour la deuxième fois. Cependant, sa lettre est traduite en allemand et les contenus de celles-ci sont édulcorés et « adoucis » par les autorités allemandes du camp.

Cependant, les conditions de vie sont loin d'être celles qu'il doit expliquer dans sa lettre...

Dans *Dora 1943-1945*, Brigitte d'Hainaut et Christine Somerhausen décrivent les conditions de vie quotidiennes...

Dans un premier temps, les baraques ne contenaient pas de lits et les prisonniers furent obligés de dormir à même le sol. Par la suite ils eurent des châlits, (sortes d'immenses clapiers composés de trois ou quatre plate-forme superposées garnies de maigres paillasses, remplies d'un peu de paille de bois et beaucoup de puces). Les minces couvertures qui étaient distribuées n'étaient pas toujours en nombre suffisant : Il fallait parfois se battre pour en obtenir une et il s'agissait de ne plus la lâcher, de l'emporter toujours avec soi et même de ne pas se promener seul avec sa couverture.


Les déportés étaient habillés soit de vêtements civils ou militaires sur lesquels figuraient une marque signalétique, soit de pyjamas aux rayures verticales alternativement bleues et blanches, trop peu épais pour protéger du froid et de la pluie. (...) Les pieds étaient le plus fréquemment chaussés d'une paire de claquettes, simples semelles de bois à l'extrémité desquelles était fixée une bande de toile (...). De temps à autre, les vêtements étaient désinfectés ; après d'interminables heures d'attente, les prisonniers se voyaient redistribuer leurs effets au sortir même de l'étuve, trempés et fumants..., quand ils les retrouvaient et que ceux-ci n'étaient pas complètement déchirés.

Quant à la nourriture... *Les rations étaient approximativement les suivantes : le matin, ersatz de café, 300 grammes de pain, un pain de 1 kg 200 pour 3 ou détenus, mais qu'il fallut plus tard partager à 6, 8, et 10 vers la fin, ce qui ne faisait plus que 120 grammes ; parfois il y avait aussi une petite ration de margarine ; le midi, une louche de soupe qualifiée d'eu de vaisselle était distribuée et, le soir, on recevait un bol du jus avec lequel on mangeait le restant du*

pain.

De temps en temps, la Croix-Rouge internationale procéda à des envois massifs de colis dans les camps mais ceux-ci n'arrivèrent que très rarement à leurs destinataires, soit qu'ils aient été détournés par les SS, soit qu'ils aient été pillés par les responsables de la hiérarchie supérieure du camp. Ainsi, en date du 4 décembre 1944, Hubert reçoit enfin son deuxième colis...

101



COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE
AGENCE CENTRALE DES PRISONNIERS DE GUERRE

Rappeler dans la réponse :
Service Belge GENÈVE, 1.2.45
RBeOC. 50/7

Chèques postaux 1.557
Téléphone 42305
Télex "INTERCROIXROUGE"

M 1031

CROIX-ROUGE DE BELGIQUE
Aide aux Prisonniers et
Internés Belges
1, Chemin de Mornex
L A U S A N N E
Suisse

Concerne:
BECHET Hubert

Date de réception du colis:
4.12.44

LE COMITE INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE a l'honneur de vous informer que l'intéressé, déporté en Allemagne, a reçu un colis par son intermédiaire et en a accusé réception à la date mentionnée ci-dessus.

Bruxelles. Bechet
Clavier Section
(prov. de Liège)

